

Points de vue de cinéphiles En quête d'écrans

Éric Perron

Volume 34, numéro 3, été 2016

Dossier Diffusion du cinéma d'auteur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, É. (2016). Points de vue de cinéphiles : en quête d'écrans. *Ciné-Bulles*, 34(3), 11–15.

Points de vue de cinéphiles

En quête d'écrans

ÉRIC PERRON

« Je vous transmets le questionnaire complété aux fins de l'article que vous préparez. Je trouve qu'il est temps que l'on se préoccupe des besoins en matière de consommation de cinéma, écrit Denise Latulippe, jeune retraitée de Québec. Pour ma part, je suis très frustrée de ne plus avoir accès à un cinéma riche et varié. Je vous remercie de l'attention que vous porterez à mes réponses. »

Sur la cinquantaine de personnes à avoir manifesté le désir de répondre à notre questionnaire (une invitation lancée aux cinéphiles dans les réseaux de la revue, dont Facebook) sur la façon de regarder, de découvrir, de « consommer » les films d'ici et d'ailleurs en 2016, la moitié a retourné des réponses; les autres s'attendaient peut-être à des questions à choix multiples... Combien de films voyez-vous par mois? De films québécois, annuellement? Qu'est-ce qui vous empêche d'en voir davantage, si c'est votre souhait? Voyez-vous des films en salle? Quelque chose vous chagrine-t-il à ce niveau? Fréquentez-vous des festivals? Voyez-vous des films récents en DVD? L'offre des chaînes de télévision vous convient-elle? Regardez-vous des films sur des plateformes VOD? Sur quel appareil? Vous arrive-t-il de voir des films illégalement? Et, pour finir: quelle serait la structure de diffusion à mettre en place pour vous satisfaire pleinement? Petit tour d'horizon de l'impact des bouleversements que traverse la diffusion du cinéma d'auteur au Québec.

Les cinéphiles qui composent notre cohorte proviennent de 9 régions du Québec et voient en moyenne 10 films par mois et 7 films québécois par année. La principale raison qui les empêche d'en voir davantage est l'offre insuffisante en salle dans plusieurs régions. « Il faudrait qu'ils soient disponibles à Rimouski, dans un de nos trois cinémas », précise Pierre

Pilon, qui voit « tout ce qui passe », c'est-à-dire une quinzaine de films québécois par année, au Cinéma Quatre, au Paralœil et au Lido. Si cette offre est incomplète (environ 35 longs métrages de fiction prennent l'affiche annuellement à Montréal) dans la métropole du Bas-Saint-Laurent, elle l'est encore davantage à Matane, à une centaine de kilomètres plus à l'est. « CinémAlice présente depuis 20 ans du cinéma d'auteur et inclut, quand c'est possible, du cinéma québécois, explique la cinéaste Johanne Fournier. Il n'y a qu'une seule séance, alors il ne faut pas la manquer. Le cinéma Gaieté présente aussi à l'occasion des films plus grand public. » Pour sa concitoyenne Marie-Claude Tremblay, qui note également les efforts du ciné-club et du cinéma commercial, « l'offre de films québécois semble honnête pour notre région "éloignée" », tout en se disant que si « quelques œuvres échappent [à Matane], c'est sans doute pour une question de distribution et aussi parce qu'elles n'attireraient pas [suffisamment] de gens dans les salles ». De l'autre côté du fleuve, Marc-André Hallé, journaliste radio dans la cinquantaine qui « adore [son] cinéma national », indique que le cinéma de sa ville, le Ciné-Centre de Baie-Comeau, « administré par un homme d'affaires de Québec, en programme rarement (sauf les *hits* comme **Le Mirage** ou **Ego trip**). J'en comprends que notre cinéma d'auteur n'attire pas assez de gens ici ». À l'autre bout de la province, l'enseignant gatinois Denis Bachand déplore lui aussi le « peu de films québécois sur les écrans » de son coin de pays: « J'aimerais en voir davantage, mais la diffusion en Outaouais est très pauvre. Il y a peu de films québécois sur les écrans. Il y a bien le Cinéma 9, mais les films ne demeurent pas longtemps à l'affiche. » Il y a la question de l'accessibilité sur grand écran donc, même à Montréal, pour certains, où les films ne restent pas à l'affiche assez longtemps, mais il y a également des engorgements tout aussi nuisibles. « Les films québécois

ont tendance à sortir tous à peu près en même temps à l'automne, souvent je dois faire un choix», explique Valérie Legault Pagé, trentenaire de Montréal. Pour Anne-Marie Charrette, de Varennes, qui voit d'un à trois films québécois par année, ce n'est pas l'accessibilité des films qui pose problème. « Connaissant le processus de l'intérieur, les sujets québécois manquent nettement d'intérêt pour moi, explique celle qui fut scénariste, recherchiste et réalisatrice pendant 15 ans à Radio-Canada. Plus capable de voir représenté [des personnages] pris dans une situation déprimante qu'ils ne transcendent pas. Ou de voir des comédies niaises (sans snobisme) qui rallient une majorité de gens qui veulent rire. Je trouve souvent les scénarios faibles et les films mal choisis (dans leurs financements). Notre cinéma ne nous représente pas beaucoup. Je dis ça humblement. J'ai un immense respect pour nos artisans. »

Mais quand le cinéma d'auteur, d'ici ou d'ailleurs, est proposé sur grand écran, c'est encore, heureusement, l'option privilégiée par plusieurs de nos cinéphiles. « J'aime la pulsation que dégage une salle de cinéma, pleine ou avec juste quelques mordus, un après-midi de pluie », précise Johanne Fournier. « Je fréquente surtout CinémAlice, avoue pour sa part Marie-Claude Tremblay. Ce que j'aime de ce cadre, c'est le fait qu'il ressemble à une sorte de messe commune, un endroit où l'on rêve et où l'on vit des émotions tous ensemble. J'aime que l'image et le son prennent toute la place ou presque; cette excitation à l'idée que je verrai peut-être quelque chose d'extraordinaire. » *Idem* pour François-Olivier Paquin, de Saint-Colomban dans les Laurentides, qui doit se rendre à Montréal pour avoir du choix puisque le cinéma près de chez lui ne diffuse pratiquement que des *blockbusters* américains: « En salle, contrairement à la maison, on est (généralement) assuré de ne pas avoir de distractions. Le fait de voir un film en public (ce qui est à la base de la définition du cinéma) rend unique l'expérience d'un film, puisque les spectateurs et leurs réactions ne sont jamais les mêmes. » La salle est aussi le lieu de prédilection de Céline Forget, de Saint-André-Avellin dans l'Outaouais: « Pour l'ambiance de cocon qui nous absorbe complètement, la présence imposante de l'image et du son, la communion tacite avec d'autres spectateurs, l'aspect continu (on ne peut appuyer sur pause) qui impose une attention soutenue, le respect de l'intention de l'auteur », d'énumérer la directrice du ciné-club Cinémaboule et présidente de l'Association des cinémas parallèles du Québec, éditeur de *Ciné-Bulles*. « Je ne vois les films qu'en salle. J'ai besoin de cet environnement moelleux, coupé de la maison, pour m'investir totalement dans le visionnement, confie Hélène Leclère, médecin et enseignante à la retraite installée à Maria, dans la baie des Chaleurs. En ville, je vais au cinéma la semaine, souvent dans la journée pour profiter de salles sages et calmes. Et en région, je fréquente le Cinétoile de Carleton, où il n'y a pas de *crunch-crunch* et où les spectateurs sont

respectueux », de préciser la jeune septuagénaire. Pour le Montréalais Patrick Aubert aussi, « un film doit se voir en salle. Je suis alors 100 % absorbé par l'expérience de visionnement. J'aime quand le temps s'arrête et qu'il n'y a que le film qui existe. Mais je me déplace seulement si un film en vaut la peine. Cela dépend de la qualité du film, de son parcours en festivals, des critiques et du bouche-à-oreille », précise celui qui doit compter 1 h 30 de déplacement pour fréquenter les salles de cinémas de son choix. Dans les circonstances, on le comprend de planifier des programmes doubles. « Je vais au Cineplex Forum pour la programmation, qui se situe entre cinéma d'auteur et films de divertissement. Je visite souvent le Cinéma du Parc. C'est moins cher avec la ciné-carte. Ça joue pour beaucoup dans mon choix de salle! Sinon, le Quartier Latin ou le Beaubien pour les films québécois, la Cinémathèque pour les classiques et le Centre Phi pour les projections spéciales et les courts métrages. Pour les *blockbusters* et les films en 3D, je vais au Banque Scotia pour les voir en version originale », ajoute le réalisateur et scripte dans la trentaine. En voilà un qui met à mal l'idée que les gens de cinéma ne vont pas au... cinéma!

Comme le soulignait Céline Forget, la qualité de l'image et du son sont encore des arguments qui plaident pour le grand écran. « Je considère que l'expérience cinématographique en salle n'a rien à voir avec celle à la maison. Un grand écran et un vrai bon système de son font toute la différence », fait remarquer François-Olivier Paquin, étudiant en cinéma à l'Université Concordia. Valérie Legault Paré apprécie aussi « voir les films sur grand écran, pour l'expérience sonore et visuelle. Par contre, ce qui me chagrine est le manque de respect de certains spectateurs qui parlent souvent durant le film, jouent avec leurs cellulaires ou arrivent en retard à la projection ». Il y a donc les avantages de la salle et ses irritants. Si Isabelle Guilbeault, de Québec, qui « préfère les salles de gabarits moyens plutôt que les grandes », aime « quand une émotion secoue tout le monde à la fois, quand on rit ou que l'on a peur en chœur, en plus d'affectionner l'impression d'être immergée dans l'histoire (quand elle est bonne) », elle n'aime pas, par contre, « les odeurs trop prononcées, les mastications bruyantes et les commentaires superflus faits à haute et intelligible voix ». Et comme plusieurs, dit-elle, « j'aimerais tellement voir des courts métrages en début de programme plutôt que les interminables publicités et bandes-annonces criardes ». Donc, la salle rebute parfois. « Ça va paraître égoïste, raconte la Matanaise Marie-Claude Tremblay, mais une partie de moi n'aime pas les salles trop bondées. J'aime avoir l'impression qu'un film est présenté presque pour moi seule. D'un autre côté, la présence d'un large public est une bonne nouvelle pour les gens qui se dévouent à faire venir du cinéma d'auteur dans notre coin de pays, sans compter qu'il est réconfortant de voir qu'il existe toujours un public pour ce type de cinéma. Ce qui me



chagrine [par contre, c'est] de constater que peu de jeunes assistent à ces projections.» Ce qui navre Johanne Fournier, ce sont « les codes liés à la cérémonie qui disparaissent. Les gens parlent, regardent leur téléphone, mangent — c'est fou comme les emballages sont bruyants —, ne restent plus jusqu'à la fin du générique, ces choses qui rendent l'expérience salle quelques fois pénible.» Même si Marie-Elizabeth Roy, californienne d'adoption qui vit aux États-Unis depuis 13 ans, affirme qu'il n'y a « rien pour remplacer le grand écran et le rituel qui entoure [son] installation dans un fauteuil confortable pour se consacrer entièrement à une proposition cinématographique », elle avoue que l'expérience devient moins agréable quand les odeurs de maïs soufflé et autre nourriture aux effluves dérangeantes se font sentir. Il y a aussi des gens, comme Denise Latulippe, pour qui le système de son et les fauteuils de qualité ne sont pas un avantage: « Il est évident que le visionnement en salle est plus intéressant, même si avec les monstrueux systèmes de son d'aujourd'hui, je trouve parfois que l'on n'y fait que du bruit, mais nous n'y allons plus, car je m'endors au cinéma avec la noirceur et les sièges trop confortables.» Pour MarieLoup Veilleux, de Québec, les salles sont synonymes d'expériences pénibles: « Je suis en fauteuil roulant et c'est hyper déplaisant dans les salles de cinéma, car les emplacements réservés sont trop près de l'écran.»

On le constate, la liste des inconvénients semble s'allonger pour les cinéphiles qui préfèrent la salle. Puis arrive, comme

ce fut le cas pour plusieurs au cours des dernières années, un point de bascule. « Je vais de moins en moins en salle, commence Pierre Michaud, un trentenaire de Québec. J'y vais quand c'est un "show". **Gravity** en 3D IMAX ou un gros film épique à la **Mad Max**, par exemple, sont des expériences que je ne peux vivre qu'en salle, pour une meilleure qualité visuelle, explique ce cadreur-monteur. Sinon, avec la technologie maison actuelle, je préfère visionner les films [chez moi]. » Un dernier mot, funeste, sur la salle: « J'ai travaillé pour un ciné-club (Cégep Édouard-Montpetit) et au Oui-métroscope, et si l'on m'avait dit que je ne verrais presque plus de films en salle, je ne l'aurais pas cru!, admet Anne-Marie Charette. Mais c'est effectivement ce qui arrive, malheureusement! J'y vais quand je suis invitée à des premières », confie celle dont les visionnements de films, à un « rythme excessif », se font désormais principalement à partir des plateformes « domestiques » Bell sur demande, Super Écran sur demande, TCN, HBO ou Netflix sur son écran d'ordinateur, son iPad ou son téléviseur.

Outre Patrick Aubert, qui se définit comme « un rat de festivals », peu de nos cinéphiles fréquentent les événements cinématographiques québécois. Les RVCQ, Fantasia et le FNC, que préfère le Montréalais, sont les plus souvent cités. Pierre Pilon a pris une partie de ses vacances au FFM, entre 1985 et 2000, et aimerait voir naître une antenne rimouskoise du FNC et des RVCQ. Pour sa part, Pierre Michaud part de la Capitale-Nationale pour venir au FNC voir « ce qu'il ne peut

voir ailleurs». Mathieu Beauchamp aussi fait confiance au FNC, se disant «prêt à se laisser surprendre» par l'événement montréalais. Les Baie-Comois Monique Lévesque et Marc-André Hallé sont, pour leur part, des fidèles de Cinoche et monsieur, qui note que «ces dernières années, la programmation se fait de moins en moins audacieuse», a bien raison, par ailleurs, de préciser qu'avec «12 000 entrées annuellement, ce qui représente la moitié de la population de Baie-Comeau», ses concitoyens ont envie de voir un cinéma autre que hollywoodien. Quant à Denis Bachand, de Gatineau, il trouve les festivals «trop indigestes et préfère de loin intégrer [ses visionnements de] films à son quotidien».

Regarder des films sans se presser, c'était aussi du goût de Denise Latulippe. «Nous avons fait le choix de louer des films régulièrement. Cela nous permettait de les visionner à notre rythme. Mais lorsque notre club Vidéotron a fermé, il y a quelques années, nous nous sommes retrouvés privés de films à proximité.» Si certains, comme M^{me} Latulippe, ont dû faire le deuil de leur club vidéo de quartier, d'autres ont tabletté l'idée volontairement. Pour Pierre Michaud, les DVD, c'est terminé depuis 2008. «Tout ce que je consomme est numérique, sur différentes plateformes. Aucun format physique, à part la location très rare de Blu-ray. Jamais de DVD, la qualité est trop mauvaise», tranche ce professionnel de l'image, il faut le rappeler. *Idem* pour Denis Bachand chez qui les

«plateformes Internet» ont supplanté le DVD. Cela dit, ils sont encore nombreux à ne pas avoir complètement enterré les disques. «En région, c'est une solution de remplacement nécessaire», explique Céline Forget, de Saint-André-Avellin. Et puis, en matière de DVD, on peut louer ou acheter. Emmanuel Martin-Jean acquiert «certains films qui sortent seulement en DVD, souvent en prévente sur des sites de sociofinancement». Et tant que le produit existera, il y aura des aubaines. Suffit d'être patient : «Je n'achète jamais les DVD lorsqu'ils viennent de sortir, puisque leur prix baisse radicalement après 6 ou 12 mois, explique François-Olivier Paquin. Pour cette raison, je suis toujours en retard d'une à deux années sur mes visionnements. Ça ne me dérange pas trop parce que les films ne sont pas moins bons si je les regarde plus tard», conclut l'étudiant en cinéma de Concordia qui, en envoyant ses réponses aux questionnaires, nous a proposé la rédaction d'un texte sur la transformation de l'industrie du DVD (à lire en page 32). Mais le DVD, en location, c'était aussi un guide. Mathieu Beauchamp se souvient : «J'ai beaucoup fréquenté le club vidéo de répertoire Le Septième [NDLR : sur Ontario, dans l'est de Montréal; le second en qualité après La Boîte Noire], jusqu'à sa fermeture en 2013. La simple fréquentation du lieu me permettait de rester à l'affût des sorties DVD et me rappelait l'existence de films que je voulais voir. C'était parfait pour moi, les clubs vidéo : les boîtiers, les classements par pays et par réalisateurs... On



Photo: Éric Perron

était loin du fouillis de Netflix. Cela dit, rapporter un film au club vidéo, ce n'est plus de notre époque», constate le réalisateur radio. Parions qu'ils sont (ou seront) nombreux les cinéphiles à s'ennuyer du DVD. Entre retourner un film et ne plus y avoir accès, le choix est facile.

Sur nos 23 cinéphiles, seulement 10 regardent des films programmés par des chaînes de télé. Radio-Canada, Télé-Québec (6 mentions chacune) et TFO (4), disponible par abonnement, ont été les plus souvent citées. Johanne Fournier aimerait que leur grille contienne plus de titres et, « surtout, que les heures [de diffusion] soient plus décentes, particulièrement à Radio-Canada ». Mathieu Beauchamp, pour sa part, confie que s'asseoir « à heure fixe pour regarder un film qui passe à la télé, [il ne fait] plus ça ». À l'opposé, François-Olivier Paquin est fidèle aux postes : « Majoritairement TFO, dont la programmation internationale et d'auteur est exceptionnelle, qui m'a fait découvrir plusieurs cinéastes contemporains, Cinépop, TMN Encore, Télé-Québec, Sundance Channel et, plus rarement, TVA, Radio-Canada, Artv, Silver Screen Classics. » Alors que le « puriste » Patrick Aubert se demande, « horrifié » : « Comment peut-on arrêter un film pour y mettre de la pub ? » Hélène Leclère avoue pour sa part ne jamais regarder les films qu'elle enregistre à la télévision : « C'est moi le problème! ».

Évidemment, ils sont nombreux à avoir Netflix dans leur besace. Cela dit, l'utilisation de plateformes VOD, à la lumière des réponses, est encore en développement, en apprentissage. Si quelques habitués se disent satisfaits, il y a aussi beaucoup d'insatisfaction. Mathieu Beauchamp visite parfois Netflix, « mais on dirait toujours que ce sont des films qui me tentent plus ou moins. On peut vraiment passer une heure à éplucher la sélection en disant pour chaque film que l'on peut trouver mieux, pour finir par n'en regarder aucun! Ça m'est arrivé plusieurs fois. En plus, il n'y a pas de films québécois ». Il aimait bien Excentris en ligne (ils sont quelques-uns à regretter la disparition de cette option) et fréquente le site des Films du 3 mars, « mais on a vite fait le tour ».

Denise Latulippe, abonnée de Bell, ne trouve pas leur plateforme satisfaisante. Ni celle d'Illico, dont elle a pu prendre connaissance. Marc-André Hallé, qui fréquente l'application ONF disponible sur le service de câble Telus, aimerait avoir « accès en région à Éléphant, la mémoire du cinéma québécois ». Il ajoute qu'il a un « excellent système de cinéma à domicile avec un téléviseur de 50 pouces. Vous parlez à un cinéophile qui aime revoir ses films dans les meilleures conditions possible », conclut le Baie-Comois. Et Patrick Aubert, qui regarde parfois chez sa mère (il n'a pas le câble) des films sur Illico, trouve qu'« il n'y a pas grand choix », mais aime bien, quand il est chez lui, connecter son ordinateur sur son téléviseur pour regarder des courts métrages ou des



documentaires dénichés sur YouTube ou Vimeo : « Un film ne se voit pas sur un ordinateur, encore moins sur une tablette ou un cellulaire. » Son rêve? « Avoir une salle de cinéma à la maison, comme Tarantino! »

Côté piratage, 43% de nos cinéphiles ont admis regarder des films illégalement, au moins à l'occasion. La plupart justifient leur décision par l'impossibilité d'avoir accès à ces films autrement. Certains ont aussi écrit qu'ils avaient aimé voir des films sans payer. Ceux et celles qui ne le font pas s'abstiennent par respect pour les artisans.

Demain matin, on installe la structure de diffusion de votre choix. Pour vous satisfaire pleinement, que met-on en place? C'était la dernière question posée à nos cinéphiles dans notre questionnaire. Voici une réponse composée d'un assemblage de plusieurs souhaits semblables : « Un club vidéo de répertoire en ligne (pas 5 ou 10, 1 seul, il faut unifier le contenu, pas le diviser), moyennant une contribution raisonnable, avec des choix de versions (originale, doublée, sous-titrée) et divers classements, qui assureraient l'accès à des films québécois, norvégiens, turcs, iraniens, chiliens, roumains, etc. Cela permettrait de voir le dernier film russe populaire ou un obscur petit film d'horreur fauché des années 1960. » Et, une dernière demande, celle de la Pottonaise Francine Brassard : « Une salle de cinéma munie d'un équipement numérique de qualité dans notre communauté... on peut rêver! »